

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X
									/	
	12X		16X		20X		24X		28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

DEUXIEME PARTIE — LES SECRETS DE MAITRE EUDES

X — LES DEUX CAVALIERS

Il fit jeter la pauvre enfant dans une sorte de prison obscure et malsaine, l'abandonnant à la garde de l'un de ses hommes, le plus cruel et le plus farouche.

Blanche languit deux mois, appelant de tous ses vœux la mort trop lente à venir.

Enfin un jour son géôlier, frappé sans doute par la main du Dieu vengeur, tomba malade. En peu de temps le mal fit de rapides progrès dans cette organisation gangrenée par les excès de toutes sortes.

La Chesnaye était absent avec les siens. Il était en expédition loin de l'endroit où agonisaient ensemble le géôlier et la prisonnière.

Le bandit, se sentant mourir et ayant peur sans doute de mourir seul, le bandit ouvrit la porte du cachot et supplia Blanche de lui rendre le bien pour le mal, de l'assister à son heure dernière, et de lui pardonner une partie de ses crimes.

La noble fille comprit que Dieu l'avait choisie pour racheter cette âme appartenant à l'enfer. Loin de fuir alors qu'elle le pouvait aisément, elle se dévoua pour soigner celui qui l'avait torturé, et qui maintenant implorait son aide.

La mort était proche : rien ne pouvait sauver le misérable ; il la conjura de reconquérir sur l'heure sa liberté, ajoutant que La Chesnaye devait la tuer à son retour, afin de se venger des

dédains de sa victime et d'anéantir ainsi les preuves du crime qu'il avait accompli.

Blanche pouvait fuir, je vous le répète, et cependant elle ne voulut pas quitter le moribond.

Enfin la mort fit son œuvre et la jeune fille se trouva seule en présence d'un cadavre.

Blanche ignorait où on l'avait conduite.

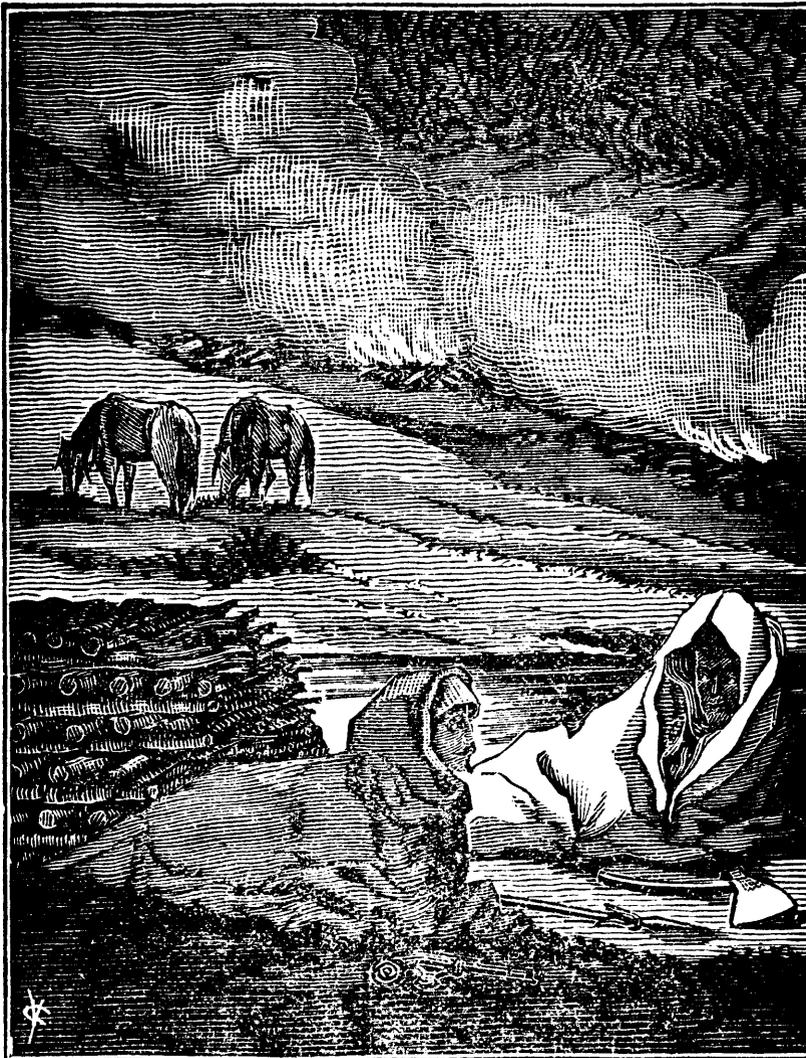
Avait-elle ou non quitté sa province ? Elle ne le savait pas.

Hésitant sur ce qu'elle avait à faire, tremblante d'effroi, à demi brisée par les souffrances sans nombre qu'elle avait endurées, elle demandait au ciel le parti qu'elle devait prendre, lorsque tout à coup elle entendit les bandits qui revenaient dans leur repaire.

Elle n'hésita plus... Une fenêtre basse donnait sur la campagne... elle l'ouvrit et s'élança. Un bois touffu se présenta à elle, elle s'y enfonga sans savoir où elle allait.

Bientôt, soit réalité, soit effet de l'empire de la terreur, elle crut entendre le galop d'un cheval, elle se crut poursuivie, elle précipita sa marche. Puis la folie envahit son cerveau : il lui sembla voir La Chesnaye

et sa bande entière observant tous les passages ; il fut un dernier effort,



Marc et l'Indien reprirent leur place sur le gazon...

la rivière était proche, elle s'élança...

En écoutant ce terrible récit, le comte avait pâli plusieurs fois d'indignation et de colère.

Quand elle eut achevé :

— Courage ! dit-il. Je vais vous venger d'abord, ensuite je reprendrai le cours de cet entretien interrompu par votre pénible

confiance. Espérez en Dieu et demeurez dans ce château où vous serez traité comme ma propre sœur.

Blanche fondit en larmes et voulut baiser les mains du gentilhomme, mais celui-ci se recula vivement, et, s'inclinant à son tour pressa sur ses lèvres les doigts qui avaient saisi les siens.

Le lendemain, il quittait le château sans avoir revu la jeune fille.

Six semaines après il revenait dans ses domaines, le regard triomphant et le front joyeux.

Blanche avait passé ces six semaines dans une retraite absolue.

Lorsque le comte se présenta devant elle, la pauvre enfant devint d'une pâleur mortelle et se sentit défaillir.

Elle comprenait que c'était pour elle la vie ou la mort que lui apportait alors celui dont le souvenir ne l'avait pas abandonné un seul instant.

Le comte prit la main et la baisa avec tous les signes du plus profond respect.

—Blanche, lui dit-il en s'inclinant, votre enfance et votre jeunesse ont été malheureuses. La providence doit une compensation aux souffrances que vous avez endurées ; après les ouragans qui désolent, brille le soleil qui répare et fait oublier les déastres, telle est la loi naturelle.

Un misérable a torturé votre existence, un noble gentilhomme vous offre aujourd'hui de réparer les crimes du bandit, et il espère en effacer jusqu'au souvenir...

Dites, Blanche ! repousserez-vous la main qui se tend vers vous suppliante ? Accepterez-vous l'amour de celui qui désormais ne pourrait vivre sans vous ?... Consentirez-vous à vous placer enfin sous l'égide de son nom ?... Voulez-vous être sa femme ? Blanche ne répondit pas.

Les yeux à demi fermés, le sein palpitant, le visage plus pâle encore, elle paraissait sous le coup d'une émotion qu'elle n'avait pas la force de supporter.

Le comte la prit dans ses bras et la pressa contre son cœur.

—Je vous aime ! murmura-t-il avec une tendresse infinie.

—Taisez-vous ! balbutia la jeune fille.

—Pourquoi ? demanda le gentilhomme.

—Parce que vous me tuez, Henri !

—Je vous tue ! moi qui donnerais ma vie pour épargner la vôtre, moi qui sacrifierais avec joie mon existence pour vous éviter une douleur !

—Oh ! taisez-vous ! taisez-vous !... reprit Blanche en retrouvant un peu de l'énergie qui l'avait abandonnée ; taisez-vous, Henri !... vous me brisez sans pitié !

—Mon Dieu ! expliquez vous !... qu'avez-vous ! s'écria le gentilhomme avec stupeur, car il sentait frissonner et faiblir entre ses bras ce beau corps dont le sang semblait se figer dans les veines.

—Ce que j'ai ? s'écria la jeune fille. Vous m'aimez, Henri ! et moi aussi, je sens, que je vous aime !

—Mais alors, le bonheur vient à nous ! fit le comte avec transport.

—C'est ce bonheur impossible qui me tue !

—Impossible ?... Pourquoi ?

—Parce que la houe est entre nous !

—La honte ne saurait jamais arriver jusqu'au nom que je porte ! dit le gentilhomme avec orgueil.

—Mais moi, Henri, je ne saurais monter jusqu'à ce nom que vous m'offrez si généreusement.

—Pourquoi ?... je ne vous comprends pas.

—Quoi !... s'écria Blanche, vous ne comprenez pas toute la distance que le crime de La Chesnaye a placé entre nous ? J'ai passé six mois entre les mains de ce misérable qui a la réputation trop méritée de ne respecter rien.

Dieu m'a donné la force de résister, Dieu m'a donné la force de sortir pure de cet autre d'infamies ; mais le monde ne me pardonnera jamais mon malheur, et, pour tous, celle que vous voulez nommer votre femme, passera pour avoir été la victime de la brutalité d'un bandit.

Le comte comprit tout ce qui se passait dans l'âme de la pauvre enfant.

—Le passé n'existe plus ! dit-il lentement. La main que je vous offre a vengé l'outrage que vous avez reçu...

—Ah ! interrompit brusquement Maro qui écoutait avec une émotion et un intérêt croissants le récit que faisait l'Indien, ah ! votre ami avait puni l'infâme ? Il l'avait tué, sans doute ?

—Il ne l'avait pas tué, car le monstre existait encore, ainsi que vous le verrez malheureusement bientôt, mais il avait très-certainement tiré de lui une vengeance terrible.

—Quelle sorte de vengeance ? demanda Maro en homme trop habitué à vivre au milieu des Orientaux dont la maxime est, on le sait, en fait de réparation : « Dent pour dent, œil pour œil, » pour ne pas attacher une grande importance à la façon dont le comte avait châtié l'infâme de La Chesnaye.

—Quelle sorte de vengeance ? répéta l'Indien, de quelle manière le comte avait-il puni le misérable ? Voilà ce que j'ai toujours ignoré et ce que j'ignore encore.

Jamais mon ami ne m'a fait une seule confidence à cet égard, jamais Blanche elle-même ne l'a su ; mais, je vous le répète, il fallait que cette vengeance eût été bien terrible, car elle avait porté au plus haut point la rage de celui qui l'avait subie et avait allumé dans son sein un désir effréné de sanglantes représailles.

—Comment cela ?

—Vous aillez le savoir ; mais voici notre feu de droite dont la flamme faiblit faute d'aliment, et depuis quelques minutes, j'entends précisément de ce côté un bruissement qui pourrait bien indiquer pour nous un dangereux voisinage.

Si vous le voulez bien, nous allons avant tout veiller à notre repos.

En achevant ces mots, l'Indien se dressa vivement et saisit son trident placé à terre auprès de lui.

Maro fut debout en même temps que son compagnon.

Se dirigeant vers le faisceau de branches qu'il avait amoncelées sur les bords du bassin, il en prit une énorme brassée et se disposa à aller jeter sur le bûcher mourant désigné par l'Indien.

Celui-ci, devançant le jeune homme, s'approchait avec précaution de l'extrémité du cercle de feu.

De l'autre côté du rempart ardent, à peu de distance du foyer et sous les rayons lumineux projetés par la flamme, les deux hommes aperçurent deux yeux brillants comme deux étoiles, puis un corps énorme avec une arête de longs poils hérissés sur le dos, une tête courte et carrée aux oreilles droites, longues et nues, un pelage gris obscur et des formes courtes, tortueuses et ramassées.

—Une hyène ! fit Maro avec un geste de dégoût et en lançant la brassée de bois sur le bûcher incandescent qui s'éparpillait sous le choc en lançant une pluie d'étoiles.

L'Indien jeta son trident avec mépris et revint à la place qu'il occupait.

En effet, pour les habitants du désert l'hyène, cet animal lâche, astucieux, hypocrite, ce reptile des quadrupèdes, si nous pouvons nous exprimer ainsi, est l'objet du plus profond dédain.

N'attaquant jamais l'homme vivant, ne se repaissant que de cadavres, suivant les caravanes et les troupeaux dans le désert, comme le requin suit les navires dans l'Océan, elle guette sans cesse une proie qu'elle n'a ni le courage ni la hardiesse de saisir, à moins que la fin ne la presse.

Les Arabes dédaignent d'attaquer cet hôte commun de leur plaines : s'ils le rencontrent, ils l'écrasent à coups de bâton.

Aussi fut-ce en regrettant de s'être dérangés pour une semblable cause que Moro et l'Indien reprirent leur place sur le gazon que nouillait une rosée abondante, de l'atteinte pernicieuse de laquelle ils se préservèrent en se drapant dans leur burnous.

La nuit était devenue aussi froide que le jour avait été chaud.

Les cris de bêtes fauves continuaient toujours leur étourdissant et lugubre concert.

XI

LE COMTE HENRI

—Ce que je vous raconte vous intéresse-t-il toujours ? demanda le narrateur en regardant fixement son compagnon.

—Plus que jamais ! répondit celui-ci.

—De sorte que vous désirez sans doute que je continue ?

—J'allais vous en prier.

—Eh bien, écoutez moi donc, jeune homme, et écoutez-moi avec une attention profonde, reprit l'Indien d'une voix grave.

De quels arguments se servit le comte pour vaincre la noble résistance de la jeune fille, à l'aide de quelles douces et tendres paroles parvint-il à cicatrifier cette conscience justement alarmée ? Peu important ces détails !

Qu'il vous suffise de savoir que l'amour triompha des refus obstinés de Blanche, et que le comte Henri posa sur son front pâli par la douleur la couronne seigneuriale que lui avaient légués ses ancêtres.

On eût dit alors qu'une existence nouvelle commençait pour la jeune et belle épouse.

Oubliant le cruel souvenir du passé, elle se consacra de toute la puissance de son âme et de son cœur au bonheur de son époux.

Bientôt le ciel, voulant récompenser sans doute la généreuse conduite du comte et la sainte piété de la comtesse, le ciel bénit cette union.

Un fils, en venant au monde, resserra plus puissamment encore les liens qui unissaient déjà Blanche et Henri.

Ce fut à ce moment, je vous l'ai dit, que j'appris en Hollande la nouvelle du mariage du comte en recevant son invitation pressante de me rendre au château.

Revoir les lieux où avait vécu la seule femme que j'eusse aimée et que je considérais comme à jamais perdue pour moi, me causait une appréhension pénible.

J'hésitai à reconnaître comme il le méritait le souvenir amical que m'avoyait le comte, et ce ne fut que sur un deuxième message plus pressant encore que le premier que je quittai la Hollande et me mis en route pour la Picardie.

J'ignorais alors absolument dans quelles circonstances s'était accompli le mariage de mon ami et quelle était la femme qu'il avait épousée.

Le comte me reçut avec les plus vives démonstrations de

tendresse. Je l'aimais sincèrement moi-même, et notre réunion me causa une douce et vive émotion.

Il y avait deux années que nous ne nous étions vus.

Le comte m'apprit la naissance de son fils, et m'entraîna vivement pour me présenter à la jeune mère.

Ce fut alors seulement que je reconnus dans la femme qu'avait épousée mon ami, celle dont le souvenir de m'avait pas quitté un seul instant, celle que j'avais aimée et que j'aimais encore.

Blanche, qui ne m'avait vu qu'un soir et durant plusieurs heures, ne se rappela sans doute pas le cavalier qui l'avait escortée depuis Amiens jusqu'à sa demeure, car en me voyant elle ne manifesta aucun souvenir et m'accueillit avec cette grâce charmante qui m'avait séduit deux années plus tôt.

Muet d'émotion, de stupéfaction et de douleur, je demeurai tremblant et anéanti devant la jeune comtesse qui me regarda avec un étonnement mal dissimulé.

Le comte, surpris lui-même de l'état dans lequel je me trouvais subitement, s'empressa de m'en demander la cause, croyant à une indisposition foudroyante.

Enfin, me remettant un peu, je parvins à balbutier quelques paroles et, rejetant le trouble de mes sens sur la fatigue du voyage, je me retirai dans l'appartement que m'avait fait préparer mon ami.

Les quelques heures que je passai seul furent témoins de toutes les tortures de mon cœur.

À la vue de Blanche, la passion que je ressentais pour elle avait acquis un redoublement de force.

Je l'avais crue morte et j'avais pleuré amèrement sa perte, mais en la retrouvant vivante plus belle et plus charmante que jamais, en constatant entre elle et moi l'obstacle infranchissable qui s'était créé en mon absence, je sentis à l'amour qui brûlait mon cœur s'ajouter le poison corrosif d'une jalousie sans bornes.

J'étais jaloux de mon ami, j'aimais sa femme et je sentais la haine se substituer rapidement à l'amitié que j'avais éprouvée jusqu'alors.

Mille pensées furieuses se heurtaient dans mon cerveau en délire, lorsqu'Henri vint lui-même me trouver et me raconta les circonstances qui avaient précédé son union.

Ce récit, que je viens de vous faire, calma mon esprit et me permit de reprendre conscience de mes actes et de mes paroles.

Lorsque le comte acheva, une résolution généreuse et inébranlable était fixée dans mon cœur.

Je voulais partir à l'instant même, quitter le château et ne plus revoir jamais ni le comte, ni la comtesse.

Tous deux devaient toujours ignorer ma funeste passion : je devais donc être seul à souffrir.

Prétextant mille projets dont je ne me souviens plus aujourd'hui, je déclarai au comte qu'il me fallait sur l'heure me remettre en marche vers Paris.

Ne cédant ni à ses instances ni à ses prières, me renfermant dans une décision formellement arrêtée, je quittai le château la nuit même sans avoir revu Blanche.

J'accourus à Paris : j'avais trente ans alors, j'étais jeune et dans toute la plénitude de mes facultés.

Je compris que, pour combattre la passion qui faisait malheur, il fallait substituer à cette passion une autre plus saine encore, guérir un amour par un autre amour.

Je me lançai dans la vie aventureuse, dans le désordre, dans les intrigues galantes, dans les complots de la cour.

Mais les aventures, les galanteries, la politique, n'apportèrent pas l'oubli.

J'eus alors recours à la science.

Cette fois, j'avais à peu près réussi. Si l'étude, le travail ne me consolèrent point, ils absorbèrent du moins tellement mes pensées, que bientôt je devins indifférent aux autres passions humaines.

Seulement, je sentais aussi que pour ne plus souffrir, il me fallait éviter à jamais la présence de ceux qui pouvaient, sans le vouloir, raviver mes douleurs.

Me livrant en entier à cette science bienfaisante, j'y sacrifiai ma fortune, mon temps et les forces de mon corps et de mon esprit.

Avec Amyot et Scaliger j'étudiai les langues orientales, avec Baronius l'histoire, avec Théodore de Bèze la philosophie religieuse, avec Bodin la magie et l'alchimie.

Bientôt je fus en relation avec tout ce que la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie possédaient de savants.

Je travaillai sans relâche, avec une infatigable ardeur.

Deux fois, je reçus des messages du comte qui me pressaient vivement de me rendre près de lui. Deux fois je refusai sous des prétextes laborieusement trouvés.

Enfin, un troisième m'arriva : celui-ci fit chanceler ma résolution arrêtée, mais par malheur, je fis appel à ma volonté et je résistai encore.

Le comte me disait qu'il se sentait triste, inquiet, préoccupé, que de lugubres pressentiments l'agitaient sans qu'il pût en définir la cause, qu'il avait foi en mon amitié, qu'il désirait me voir ; qu'il ne savait pourquoi, mais qu'il était certain que ma présence au château le préserverait d'événements fatals...

Il insistait au nom de son propre bonheur, d'une façon telle que je me sentis, je vous le répète, chanceler dans ma détermination.

Malheureusement, il ajoutait dans sa lettre, que Blanche et lui s'aimaient plus que jamais et que la comtesse était toujours plus belle et plus ravissante.

Cette phrase me brisa le cœur et me fit déchirer le message.

Cette fois encore, je refusai opiniâtement et je demeurai à Paris, me redonnant tout entier au travail.

Je m'occupais à cette époque, avec l'Allemand Goolenius et l'Anglais Fluid d'une branche de la science encore presque inconnue de nos jours, mais appelée à jouer dans l'avenir un rôle puissant et indéfinissable, cette science particulière à laquelle Paracelse avait donné le nom de magoétisme, en en ébauchant la découverte.

Une nuit que j'avais travaillé avec plus d'ardeur encore que de coutume, l'esprit effrayé des découvertes que je faisais à chaque pas dans la voie ténébreuse que je poursuivais sans relâche, je m'endormis dans mon laboratoire.

Un songe horrible vint tourmenter mon sommeil.

Je voyais le comte Henri mourant dans les convulsions d'une agonie furieuse.

Sa couche était inondée de sang.

Près de lui, Blanche, renversée, un poignard enfoncé dans la poitrine, tendait ses mains suppliantes comme pour implorer du secours, et mon nom, que je distinguais parfaitement, s'échappait de ses lèvres décolorées.

Je me réveillai le front baigné de sueur et, en constatant que je venais de subir les angoisses d'un songe, je poussai un cri de satisfaction.

Je m'endormis de nouveau et de nouveau le même rêve effrayant vint m'asséillir.

Par deux fois encore je luttais en reprenant mes sens contre

cette vision épouvantable, et par deux fois encore, elle m'apparût obstinément.

Le lendemain, au jour, j'étais si bien sous l'empire de ce rouge, qu'il me semblait entendre à mes oreilles l'appel déchirant de la comtesse.

Sans plus réfléchir, je résolus de me rendre au château, convaincu qu'une puissance surnaturelle me poussait sur la route.

Je montai à cheval et je dévorai l'espace.

Le lendemain soir j'arrivai aux portes du vieux manoir qui s'étaient si souvent ouvertes devant moi.

La nuit, qui descendait rapidement, était sombre et orageuse.

De gros nuages couraient, s'entre-choquant sous les fureurs d'un orage terrible, et le roulement formidable du tonnerre suivait de près les lueurs rapides qui découpèrent dans le ciel de longues traînées de feu.

Au moment où j'atteignais le pont-levis, un homme bondissant de l'intérieur du château, s'élançait sur un cheval et disparaissait au galop.

Cette apparition avait été si vive, que je n'avais même pu distinguer les formes de celui qui venait de passer sous mes yeux, et qu'il était évident que lui-même n'avait pas eu le temps de m'apercevoir.

Je m'avagai étonné de trouver le pont-levis abaissé à cette heure et la porte du château entr'ouverte.

En pénétrant sous la voûte, mon cheval se jeta brusquement de côté et refusa d'avancer.

Étonné, je descendis et j'interrogeai le sol.

Un cadavre était étendu en travers du passage, et ce cadavre était celui d'un vieux valet chargé de veiller à la garde des portes.

Une large blessure lui ouvrait la poitrine.

L'effroi me saisit, et, abandonnant ma monture, je me précipitai dans la cour.

Elle était déserte.

J'entrai dans les appartements ; là régnait un épouvantable désordre : les meubles étaient brisés, saoués, les planchers couverts de débris, les coffres forcés.

Une bande dévastatrice avait dû passer par là.

Ma terreur redoublait ; j'appelai le comte de toutes mes forces.

A mes cris, de sourds gémissements répondirent ; ces gémissements partaient de la chambre même du comte.

Je bondis vers la porte, je la poussai violemment, et je me trouvai en face du plus lugubre et du plus désolant spectacle.

C'était mon rêve réalisé dans toute son horreur.

Sur le lit gisait, inanimé, le corps demi-nu du comte.

Près du lit, à la tête du meuble, la jeune comtesse, renversée, les cheveux épars, était étendue sans vie et sans mouvement ; elle portait au cou une large blessure.

A quelques pas de là un jeune valet, la poitrine trouée, gisait également sans donner signe d'existence.

Puis partout, sur le lit, sur le plancher, sur les meubles, des flots de sang répandu.

Stupéfié tout d'abord je demeurai immobile, croyant encore être le jouet d'une fatale illusion ; mais, convaincu que c'était une réalité terrible qui frappait mes regards, je courus à Blanche, je l'enlevai dans mes bras, j'interrogeai son cœur... il ne battait plus.

Le corps du comte était déjà froid et avait la roideur cadavérique...

Saul le jeune valet, que je reconnus pour l'avoir vu enfant au service du comte, respirait encore.

Le pauvre petit avait douze ans au plus, et je devinai qu'il avait été frappé en voulant défendre son maître et sa maîtresse.

Eperdu, je parcourus le château, appelant à l'aide et étouffé de ne recevoir aucune réponse.

Qu'étaient devenus les gens du comte ?

En passant devant une salle basse, je crus entendre un bruit vague, je voulus ouvrir la porte, mais cette porte était fermée et la clef n'était plus dans la serrure.

Saisissant une hache que je trouvai à ma portée, j'attaquai le bois avec vigueur et bientôt la porte défoncée me livra passage.

Une torche que j'avais allumée pour diriger mes recherches éclaira la pièce et alors une partie du lugubre mystère me fut expliquée !

Douze valets et deux femmes appartenant au service particulier de la comtesse, étroitement garrottés et solidement bâillonnés, étaient entassés les uns sur les autres dans l'impossibilité de tenter un mouvement, ni d'articuler une plainte.

Quelques instants après ils me donnaient rapidement des éclaircissements que je demandais.

Le comte avait passé la matinée et la journée à la chasse.

Au moment où il forçait un sanglier il avait été blessé, non par l'animal furieux, mais par une balle d'arquebuse lancée par une main inconnue.

Les gens du comte, accourus près de lui, n'avaient pu apercevoir le meurtrier qui, sans toute, avait pris la fuite après avoir accompli son crime.

Le comte mourant fut transporté au château où sa femme, éplorée, le regut avec toutes les démonstrations de la plus poignante douleur.

L'alarme, les désordres inséparables d'un pareil accident avaient régné dans le manoir.

Alors, par suite d'un plan arrêté d'avance, et dont l'assassinat du comte n'était que le prologue, une troupe nombreuse d'hommes armés se précipita dans le château, à l'accès duquel ne veillait qu'un vieux valet.

Les domestiques, surpris à l'improviste, avaient été garrottés, bâillonnés et jetés dans la salle basse.

Une heure durant ils entendirent le fracas des meubles que l'on brisait, le piétinement des pas, le bruit des portes, les cris, les blasphèmes, les rires... puis, à un signal donné sans doute, tout était rentré dans le plus profond silence.

Les valets n'en savaient pas davantage.

Ce fut moi qui leur appris la mort du comte et celle de la comtesse.

Mais tout à coup l'une des femmes poussa un cri : qu'était devenu l'enfant, l'héritier du comte ?

Le pauvre petit être avait disparu.

Ce nouveau crime, dont l'existence était incontestable puisqu'on ne retrouvait, dans le château fouillé minutieusement, aucune trace du fils du comte, me fit penser que la main d'un bandit vulgaire n'avait pas seule dirigé l'horrible attentat, et qu'au désir du vol s'était allié une autre pensée.

Un être au monde pouvait seul désormais me donner les détails qui me permirent de connaître les meurtriers : c'était le jeune valet que j'avais trouvé blessé près du comte, et qui, je le sus d'après les témoignages des autres domestiques, n'avait pas

quitté son maître depuis l'instant où celui-ci avait été blessé mortellement.

Mais l'enfant était dans un état tel qu'il ne pouvait articuler une parole.

Je me hâtai de lui prodiguer mes soins, et d'envoyer quérir en toute hâte le procureur et le lieutenant criminel de la province.

J'avais le cœur brisé, et les souvenirs diaboliques ma conscience.

Je me reprochais d'avoir repoussé l'appel du comte ; il me semblait que si j'eusse été près de lui il n'eût pas été frappé, et qu'à coup sûr la comtesse et son fils eussent été préservés de tout danger.

Si je n'étais pas cause de la mort du comte, mon obstination à refuser toute invitation me faisait me regarder comme coupable du trépas de Blanche et de la disparition de l'enfant.

J'étais épouvanté des fatales conséquences de cette passion qui avait si cruellement pesé sur ma vie.

Les magistrats, accourus précipitamment, ne purent que constater le quadruple crime sans en désigner les auteurs.

Enfin, grâce à mes soins, à mes connaissances en médecine, Giraud (tel était le nom du jeune valet) fut bientôt en état de répondre à mes questions.

Il m'apprit que, lors de l'invasion des bandits dans le château, il était, lui, près du comte étendu agonisant sur son lit.

La comtesse, tenant son fils entre ses bras, était debout appuyée contre le lit du mourant.

Tout à coup le comte, dans une convulsion suprême, se dressa sur sa couche... La comtesse jeta un cri et se précipita, mais le comte retombait roide et sans vie sur les coussins imprégnés de son sang.

Au même instant la porte de la pièce s'ouvrit avec fracas et un homme masqué surgissait un poignard à la main.

Giraud, qui s'était élancé au-devant de cet homme, fut renversé par un coup violent de la lame aiguë.

Puis l'homme, bondissant vers la comtesse, lui avait arraché des bras son fils qui se cramponnait de ses petites mains à ses vêtements.

La mère s'était précipitée à son tour, mais la lame du poignard lui pénétrant dans la gorge l'avait étendue aux pieds du lit où venait de mourir le comte.

La fenêtre de la chambre était ouverte... Au bas de cette fenêtre un précipice oraisait à pic son gouffre béant...

L'homme masqué balança un moment dans les airs le pauvre petit être, puis...

— Il le lança dans le gouffre !... interrompit brusquement Maro.

— Oui, répondit l'Indien.

— Oh ! fit le jeune homme en serrant convulsivement son front mouillé de sueur entre ses doigts crispés. C'est étrange !... bien étrange !

L'Indien le regarda plus fixement qu'il ne l'avait fait encore, mais sans prononcer une parole.

XIII

L'ENFANT PERDU

Maro, en proie à une émotion violente, semblait avoir oublié la présence de son interlocuteur.

Se levant vivement, il se mit à marcher d'un pas saccadé au milieu du cercle de feu qui l'entourait de toutes parts.

R. poussant le capuchon de son burnous sous lequel il avait abrité sa tête, il présenta son visage au vent glacé de la nuit et parut ressentir un peu de bien être en baissant ainsi son front dans les flots d'un air vif et pur.

—Oui ! c'est étrange ! reprit-il en s'arrêtant et en se parlant à lui-même. Il me semble que l'on m'a raconté déjà ces horribles événements... Il me semble que j'ai assisté moi-même à une scène toute semblable... Il me semble enfin...

Marc s'arrêta.

—En vérité, dit-il en revenant près de l'Indien, le récit que vous me faites m'impressionne tellement que mon imagination exaltée s'identifie malgré moi avec ce que vous me racontez... Mais de grâce, ne vous interrompez pas ! Poursuivez !

L'homme masqué, disiez-vous, venait de précipiter le pauvre enfant dans l'abîme... Après ?

—La mère, continua l'Indien sans paraître avoir remarqué le trouble qui s'était emparé de son auditeur, la comtesse, par un effort surhumain, s'était dressée subitement. Le sentiment maternel lui avait un moment rendu ses forces.

Elle voulut ressaisir son fils au moment où le lâche assassin précipitait l'enfant, mais l'homme masqué la repoussa rudement.

La malheureuse mère poussa un cri horrible en voyant disparaître son fils et, avec une violence que l'on ne pouvait s'attendre à trouver en elle, elle arracha le masque qui couvrait le visage du bandit...

Un second cri s'échappa de sa gorge ouverte, et tendant le bras comme pour maudire, elle retomba en arrière de toute sa hauteur en prononçant un nom que Giraud entendit distinctement...

—Le nom de l'assassin ? dit Marc.

—Oui.

—Et ce nom était celui de... ?

—La Chesnaye !

—L'homme qui l'avait si misérablement violenté jadis ?

—Lui-même !

—Oh ! le monstre !... mais à quel sentiment obéissait-il en frappant ainsi toute une famille ?

—Au désir de vengeance, du moins je l'ai toujours pensé, sans en avoir acquis la certitude. Le comte l'avait sans doute cruellement puni de son premier crime, et il avait vué une haine mortelle à celui qui avait si noblement réparé son infamie.

—Et, demanda Marc après un moment de silence, retrouvait-on le corps de l'enfant au fond du précipice ?

—Non ! Toutes les recherches furent vaines... Moi-même je me fis descendre au fond du gouffre et je ne trouvai rien. Seulement vers le milieu du précipice, le long du rocher, dans une crevasse, était poussé depuis quelques années un jeune arbrisseau dont les branches s'étendaient horizontalement au-dessus du fond de l'abîme.

Je remarquai que ces branches avaient été fraîchement brisées, comme si elles eussent eu à supporter le choc d'un corps lourd et tombé d'en haut... Mais ce fut tout...

—Alors ? reprit Marc comme s'il eût voulu hâter les paroles de son interlocuteur.

—Alors, dit l'Indien, je revins au château et comme, ainsi que je vous l'ai dit, je me regardais comme coupable, comme il me semblait que j'étais complice de ces crimes que ma présence eût probablement entravés, je me rendis dans la chapelle du château où l'on venait d'ensevelir le corps du comte et celui de la comtesse, et la main étendue au-dessus de leur tombe je fis un double serment : celui de consacrer ma vie entière à la recherche

de cet enfant, fils de Henri et de Blanche, et de ne m'accorder repos qu'après l'avoir rétabli dans le manoir de ses pères, puis celui de poursuivre en tous lieux et en tous temps, l'infâme assassin jusqu'à ce que justice fut faite !

Dans la chambre où les crimes avaient été commis, en présence des taches indélébiles qui teignaient le plancher, je répétai ces deux serments.

Alors convaincu que ma présence était désormais inutile, je remis les clefs de la demeure seigneuriale entre les mains du gouverneur de la province et, je commençai mes recherches, m'occupant d'abord de l'enfant.

—Il y a de cela combien d'années ? demanda Marc.

—Oh ! la date de cette nuit terrible ne sortira jamais de ma mémoire. C'était le 14 mars 1583.

—Il y a vingt deux ans alors.

—Oui.

—Et le fils du comte avait quel âge lorsqu'il disparut ?

—Cinq ans.

—Donc, il en aurait aujourd'hui vingt-sept ?

—Oui.

—A peu près l'âge que je crois avoir, murmura le jeune homme.

—Oui, dit encore le narrateur.

—Et vous avez enfin retrouvé cet enfant ?

L'Indien regarda Marc.

—Pas encore, dit-il.

—Quoi ! vous n'avez eu aucune nouvelle ?

—Si fait ! Quelques temps après le jour où j'avais commencé mes recherches longtemps restées vaines et stériles je me trouvais à Rouen, chez le gouverneur de la province. Je rencontrai là le prévôt de la ville.

Celui-ci, auquel je communiquai la mission que je m'étais donnée, me fit part alors d'un fait que j'avais ignoré et qui pouvait me mettre sur les traces de celui que je cherchais.

Le matin même du jour qui suivit la nuit où s'était accomplie l'horrible catastrophe, le prévôt de Rouen, alors simple voyageur, passait près du château du comte Henri, longeant les bords escarpés du précipice.

Le soleil se levait à peine et le crépuscule naissant ne permettait pas de distinguer très-nettement les objets.

Le voyageur suivait sa route, lorsqu'il eut tout à coup entendu des plaintes.

S'arrêtant subitement, il interrogea du regard les alentours, et il prêta une oreille attentive.

Bientôt il se convainquit qu'il ne s'était pas trompé.

Mais d'où provenaient ces plaintes vagues ? La campagne était découverte, et il ne voyait rien qui attirât ses regards investigateurs.

Enfin, guidé par les gémissements, il s'approcha du gouffre et aperçut, suspendue aux branches d'un arbrisseau, une forme humaine arrêtée ainsi providentiellement dans sa chute.

Le voyageur était brave et généreux. Sans s'inquiéter du péril qu'il allait affronter, il mit pied à terre et s'engagea audacieusement dans une descente effrayante.

Dieu était sans doute avec lui, car il atteignit l'arbrisseau après avoir vingt fois manqué de rouler au fond de l'abîme.

Il reconnut alors que cette forme humaine était le corps d'un jeune enfant que les branches avaient préservé d'une chute mortelle.

Saisissant le pauvre petit, il commença son ascension.

Mais, si descendre seul avait été un véritable problème de

force, d'adresse et d'équilibre à résoudre, remonter par la même voie, le bras gauche chargé du poids de l'enfant, paraissait devenir chose à peu près impossible.

Il cria, il appela, espérant être entendu de cette partie du château dont il voyait une fenêtre, la seule, au reste, donnant sur le gouffre, ainsi qu'il vous l'ai expliqué.

Mais, par une fatalité étrange, on venait, une heure avant, sur mon ordre, de transporter dans une autre aile du manoir, moins dévastée par les bandits, le corps du comte et celui de la comtesse.

Pas un valet n'était de ce côté, et la chambre, lieu de l'attentat, était déserte, personne n'osant s'y aventurer par une crainte superstitieuse.

Les jardins commençaient au-dessus même du gouffre, et l'entrée du manoir se trouvait du côté opposé, à une longue distance.

Convaincu que personne ne viendrait à son aide, le voyageur n'hésita pas, il tenta son ascension, toujours pressant le corps de l'enfant sur sa poitrine.

Comment parvint-il à remonter ? Il ne put me le dire lui-même. Enfin il rejoignit l'endroit où il avait attaché son cheval.

Emportant l'enfant qui, la tête horriblement mutilé, ne donnait que quelques signes d'existence, il gagna rapidement une humble chaumière qu'il avait aperçue au loin.

Une vieille femme était sur le seuil de cette pauvre maison qu'elle habitait seule.

Le voyageur lui confia l'enfant en lui racontant la façon miraculeuse dont il l'avait sauvé, et, lui jetant sa bourse pleine, il continua sa route.

—Et cet homme qui avait si généreusement risqué ses jours pour sauver le pauvre petit être, c'était le prévôt de Rouen ? demanda Marc.

—Il ne l'était pas encore, mais il le devint quelques mois plus tard.

—Et il se nommait ?

—Jacques d'Aumont !

—Giraud ! Jacques d'Aumont ! murmura le jeune homme, comme s'il eût voulu se graver ces deux noms dans la mémoire.

—Lorsque je connus ces détails, reprit l'Indien, je revins brusquement en Picardie, ne comprenant point comment cette femme, à laquelle l'enfant avait été confié, n'était pas accourue immédiatement au château ; mais, en arrivant, je pus constater que quelques heures après celle où le voyageur avait déposé l'enfant entre ses bras, cette femme avait disparu à son tour, et depuis on n'avait plus entendu parler d'elle dans le pays.

Était-elle complice de La Chesnaye ? avait-elle été sa victime ? Voilà ce que j'ignore encore.

—Ensuite ? dit Marc en voyant le narrateur garder le silence ?

—Durant dix années je parcourus la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, sans pouvoir obtenir le moindre renseignement qui m'aiderait à me diriger vers mon noble but.

L'enfant était-il mort des suites de ses blessures ?

La Chesnaye avait-il été tué dans quelques-unes de ses expéditions.

Ces deux suppositions étaient également probables, car je ne puis rien découvrir qui les concernât l'un et l'autre.

Vaincu par le destin, désespéré, je revins à Paris, où je me replongeai corps et âme dans mes études favorites, ne conservant comme souvenir de mes étonnantes passées, de mon amitié pour le comte et de mon amour pour la comtesse, qu'une boucle de che-

veux que j'avais trouvée suspendue au cou de Blancs, et que j'avais précieusement recueillie.

Ces cheveux, blancs et soyeux, étaient ceux de l'enfant que, par un caprice de mère, ou plutôt par un décret de la Providence, elle avait enfermés dans un médaillon qu'elle portait sans cesse, car c'était cette boucle de cheveux, qui, la science aidant, devait enfin mettre sur la trace du fils de mon ami, de l'enfant que j'avais fait serment de retrouver.

—Ah ! s'écria Marc, vous avez donc enfin réussi ?

—Je le crois, répondit le narrateur, dont la noire prunelle étincela d'un feu sombre.

Le jeune homme releva à son tour son front brillant et regarda fixement l'Indien, comme s'il eût voulu deviner les pensées de son interlocuteur.

Celui-ci reprit après quelques instants :

—Il y a dix ans, je vivais à peu près seul, ne me mêlant plus en rien des choses du monde, tout occupé que j'étais de mes travaux scientifiques que je poursuivais avec une activité fébrile.

J'étais revenu en France depuis dix-huit mois à peine, n'espérant plus alors, ainsi que je vous l'ai dit, retrouver aucune trace de l'enfant perdu, ni de l'infâme assassin.

Un jour, un hasard providentiel m'apprit qu'un jeune homme, le fils du comte Heuri, celui là même que le prévôt de Rouen avait arraché à la mort et que j'avais cherché, moi, durant dix années de fatigue, dans toutes les villes et les bourgades de l'Europe, venait, par un jugement du parlement de Paris qui reconnaissait en lui l'enfant longtemps regardé comme mort, d'être mis en possession de l'héritage de ses pères.

Le nom des Bernao n'était plus éteint, et la vieille noblesse bretonne pouvait se réjouir de voir revivre cette antique famille issue de sa province.

—Bernao ! répéta Marc en tressaillant, comme si ce nom eût produit sur lui un effet singulier et complètement inattendu.

—Le comte de Bernao, tel était le nom de mon ami, continua l'Indien, auquel ce tressaillement n'avait pas échappé et dont l'œil avait lancé un nouvel éclair.

Le doute ne m'était pas permis : le jeune homme avait, devant les magistrats, donné tous les renseignements nécessaires pour prouver son individualité.

D'ailleurs les témoignages les plus précis et les plus authentiques n'avaient pas manqué non plus en sa faveur.

Plusieurs anciens valets de son père avaient déclaré le reconnaître en dépit des années écoulées et du changement apporté dans la transformation de l'enfant de cinq ans devenu jeune homme.

Le comte avait alors dix-sept ans.

Son signalement correspondait exactement avec celui du fils de Blancs et d'Heuri.

La vieille femme qui l'avait recueilli dans les bras de son sauveur vivait encore, et son témoignage, à elle, était incontesté.

Elle raconta que le jour même où elle avait reçu le pauvre enfant blessé et demi mort, elle avait vu tout à coup sa maison cornée par une bande nombreuse, puis un homme masqué l'avait contrainte à le suivre en emportant le pauvre petit.

Elle avait vécu dix ans, demeurant elle et l'enfant au pouvoir de cet homme, qui les avait relégués tous deux sur les frontières d'Espagne, dans les gorges des Pyrénées.

Au bout de dix ans, l'enfant en ayant quinze alors, elle lui avait révélé la vérité sur tout ce qui le concernait, et tous deux, unissant leurs efforts, étaient parvenus à s'échapper, et pour fuir,

le jeune homme avait tué son gâtier et avait précipité son cadavre dans un gouffre insondable.

Le jeune comte avait ce crime, qu'il ne regardait que comme une juste vengeance et la punition du meurtrier de ses parents.

Chacun l'approuvait.

Le prévôt de Rouen confirma le récit de la vieille femme, en ce qui concernait la façon toute miraculeuse dont il avait remis l'enfant entre ses mains.

Des gens qui avaient connu le comte et la comtesse déclarèrent trouver entre eux et l'enfant les plus grands points de ressemblance.

Un seul homme, appelé par le parlement, se montra contre le jeune comte.

Cet homme était Giraud, qui devenu aroher de la prévôté de Rouen, fut appelé en témoignage.

Il déclara formellement ne pas reconnaître ni seul trait de ressemblance entre celui qu'on lui présentait et ses anciens maîtres.

De plus, il affirma par serment qu'avant de mourir c'était le nom de La Chesnaye que la comtesse avait prononcé en reconnaissant son meurtrier, dont elle venait d'arracher le masque.

Ici un débat des plus vifs s'étaient élevé entre Giraud, la vieille femme et le jeune comte.

Le jeune homme, qui se rappelait le passé avec une précision étrange et qui, réellement, tenait du miracle, décrivait la scène fatale à laquelle il avait assisté avec une exactitude merveilleuse.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, sur la prime octononée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

MME O'ROONEY — Et comment va votre femme ce soir, Denis ?

LENI — Ma foi, madame O Rooney, le docteur dit que si elle va jusqu'au matin, il y aura quelque espoir de la sauver, sinon, il pense qu'elle mourra.

* * *

— Dites donc, disait un homme de couleur, hélant quelqu'un de sa connaissance ; dites donc, est-ce pour ne pas me payer ma note que vous traversez la rue chaque fois que vous me voyez ?

— Non, pas du tout.

— Pourquoi est-ce donc ?

— Pour ne pas que vous le demandiez.

* * *

Dialogue sous le péristyle de la Bourse.

On parle entre financiers et coulissiers d'une grande entreprise industrielle.

Il s'agit de réunir deux mers en perçant un isthme (même après M. de Lesseps il paraît qu'il en reste).

— Ce canal est une bonne idée, affirme quelqu'un.

— Sans doute, réplique un sceptique ; mais c'est une idée à creuser.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU FEUILLETON ILLUSTRE

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos, Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite, L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons à la librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1933

475 Rue Craig, Montréal.